

DOCKS 66 PRÉSENTE



# LES BLESSURES UN FILM DE ERIC MICHEL INVISIBLES



DOCKS 66 PRÉSENTE LES BLESSURES INVISIBLES  
UN FILM RÉALISÉ PAR ERIC MICHEL  
PRODUIT PAR DOCKS 66  
ALEKSANDRA CHEUVREUX & VIOLAINE HARCHIN  
EN COPRODUCTION AVEC ERIC MICHEL  
IMAGE : FRÉDÉRIC MAINCON  
SON : ERIC MICHEL  
MONTAGE : ERIC MICHEL  
AVEC LA PARTICIPATION D'ISABELLE COLLIN  
MUSIQUE : IAN WILLIAMS  
PRODUCTION EXÉCUTIVE : DJOBSY PRODUCTIONS

## **CONTACTS**

DISTRIBUTION & PARTENARIATS :

DOCKS 66

Aleksandra Cheuvreux et Violaine Harchin

contact@docks66.com / 01 80 06 03 92

Bureaux :

7 rue Ganneron 75018 Paris / 9 rue Goudard 13005 Marseille

Siège social : La Trigalière 37340 Ambillou

06 99 70 92 87 / 06 18 46 24 58

[www.docks66.com](http://www.docks66.com)

## SYNOPSIS

Depuis la fermeture de ses mines d'uranium, la petite ville de Mounana est tombée dans l'oubli. Aujourd'hui les anciens mineurs, après avoir travaillé toute leur vie pour l'industrie nucléaire française, craignent pour leur santé et celle de leurs familles et doivent composer au quotidien dans une région qu'on dit polluée. Au fond de la forêt gabonaise, entre le souvenir d'un passé prospère et la réalité d'un présent douloureux, il faut redoubler d'efforts pour se construire des perspectives d'avenir et vivre avec dignité.



## ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR ERIC MICHEL

### **Qu'est-ce qui vous a amené à vous intéresser au destin de ce petit village gabonais ?**

Le Gabon est un pays qui m'est d'une certaine façon assez proche. Mon grand-père y a exercé comme médecin de brousse pendant près de 20 ans. C'est une expérience, voire une aventure, qui marque un imaginaire familial sur plusieurs générations. Je connaissais la région pour y avoir également brièvement vécu quand j'étais enfant : mon père géologue a même été en poste quelques années à Mounana. Donc à l'origine il y avait un lien intime, une histoire personnelle.

En 2007, plusieurs articles de presse ont évoqué la situation de la ville à travers un rapport de Médecins du monde et de l'association Sherpa. C'est à ce moment que Mounana est revenue dans mon existence. J'ai commencé à enquêter sur le sujet et je me suis longuement entretenu avec Jean-Claude Andrault, l'ancien médecin chef de la mine resté en poste pendant près de trente ans et que je connaissais. Puis j'ai voulu voir par moi-même ce qu'était devenu la ville et ses habitants.



### **Ceci étant dit, votre film ne s'inscrit pas dans une démarche investigative, mais plutôt dans une veine que l'on pourrait qualifier d'humaniste. Est-ce que ce positionnement empathique était un coeur de votre projet dès sa genèse ?**

D'abord il faut savoir qu'au moment de la fermeture des mines en 1999 beaucoup de « bruit » a été fait autour de Mounana dans la presse nationale et internationale, ce qui, je pense, a été dommageable à la population car de ville de rêve Mounana est devenue une ville paria, que tout le monde fuyait. Il était très important pour moi que ce film n'en rajoute pas dans l'alarmisme et le sensationnalisme mais puisse être constructif. C'est une histoire complexe : elle recoupe l'histoire coloniale, la France-Afrique, l'industrie nucléaire, la pollution industrielle... les sujets à traverser ne sont pas les plus simples. Par ailleurs j'ai eu la sensation que les habitants étaient comme pris en otage. Mounana est une épine dans le pied d'Areva qui rend difficile ses perspectives de développement dans la région, ce qui n'a pas échappé à certains.

J'ai aussi perçu qu'il y avait un risque de manipulation. Et que l'inaccessibilité de ce territoire ne favorisait pas la transparence, voire que le caractère « invisible » de Mounana était un avantage. En somme, il fallait mieux oublier Mounana. Raconter l'histoire du point de vue des habitants était ce que je pouvais faire de plus. Cela repose autant sur une démarche citoyenne que sur celle d'un cinéaste. C'est sans doute naïf mais en tant que citoyen français je me sens responsable de l'attitude des industriels et du gouvernement de mon pays. Par ailleurs, la question de « l'engagement » traverse mon travail, et je la crois, au sens large, inhérente à toute démarche artistique. Je ne suis pas un journaliste. J'explore le réel et je l'interroge en toute subjectivité. Je m'intéresse « au lien », à ce qui nous lie en dépit des distances culturelles et géographiques. Les Gabonais ont eu de longues relations sincères avec les Français, même si elles furent parfois imposées très douloureusement par l'Histoire, il n'en demeure pas moins qu'elles existent et que je suis assez souvent choqué par leurs asymétries. Ce sont autant de « blessures ». Faire un film sur l'abandon que ressent cette communauté à qui on tourne le dos aujourd'hui passait par l'évocation de ce lien. Celui de l'Histoire mais aussi ce qui nous lie par le simple quotidien, l'émotion, l'humanité, la nécessaire empathie. Montrer le trouble que vit cette population et rappeler que nous, Français, en sommes pour parti responsables.



**Les récits et témoignages qui émergent tout au long du film laissent d'ailleurs clairement entrevoir des problématiques économiques bien sûr, mais aussi environnementales liées à l'activité de la filiale d'AREVA – la COMUF – et aux conditions dans lesquelles s'est effectuée la fermeture de la mine d'uranium... Avez-vous eu le sentiment de vous heurter pendant le tournage à des sujets sensibles voire tabous ?**

Tabou, je ne crois pas car comme vous le constatez dans le film la parole est plutôt libre. Sensible très certainement : le tournage n'a pas été simple... Notre production était modeste donc chaque jour sur place était précieux, nous en avons perdu plusieurs, mais on est parvenu à faire le film.

Le problème est l'information. Tout le monde connaît la culture du secret de l'industrie nucléaire.

En France, avant d'être civile elle est militaire et c'est assez logique qu'elle ait parfois des réflexes mutiques. Le corps des ingénieurs qui la compose considère que vous ne comprenez rien à leur métier, ce qui est vrai le plus souvent, et que le militantisme anti-nucléaire ne laisse pas d'alternative au silence, ce qui convient bien au secret-défense j'imagine. Quand j'ai commencé à m'intéresser au sujet, Anne Lauvergeon 1 avait justement lancé en réponse à l'enquête de Sherpa et Médecins du Monde un « allez voir par vous-même » assez inhabituel avec la culture maison - mais en même temps peu risqué ; le voyage jusqu'à Mounana, perdue dans la brousse au fond de la forêt équatoriale et non loin de la frontière avec le voisin Congo n'est pas des plus simples... et il n'y a pas d'hôtel sur place. Il semblerait que cette période d'ouverture ait été relativement bénéfique à la ville mais ça n'a pas duré longtemps. Les difficultés d'Areva se sont accrues et le changement de direction a refermé la porte hermétiquement.. Je souligne que Luc Oursel , le successeur de Mme Lauvergeon, avait commencé sa carrière comme contremaître dans la carrière de Mounana. Ça correspond à peu près à notre période de tournage. Donc le silence, très occasionnellement percé par une information officielle sans contre-expertise indépendante valable, plonge forcément la population dans le trouble et ne peut que générer doutes et appréhensions.



### **Selon vous que raconte le film de la relation entre la France et l'Afrique ?**

Je ne parlerai pas de l'Afrique dans son ensemble, les histoires ne sont pas les mêmes d'un pays et d'une région à l'autre, mais j'ai remarqué que la France est toujours présente dans le quotidien des Gabonais. Ils écoutent RFI et comme on le voit dans le film regardent la télévision française. On peut voir des parallèles entre la relation des habitants de Mounana avec la compagnie minière – la COMUF - et les Gabonais avec la France. Une histoire riche, faite sans doute de moments heureux, mais aussi de promesses non tenues, de mensonges, de mépris. Notre relation au Gabon est très particulière. A peu près au moment de la découverte du gisement de Mounana, le conseil du gouvernement du Gabon dirigé par Leon Mba, 1er président du Gabon indépendant, n'avait-il pas demandé au gouvernement français de l'époque de faire du Gabon un département de la France ?

Imaginez qu'aujourd'hui le Gabon soit un DROM au même titre que les Antilles et St Pierre et Miquelon et vous ne verrez plus ce pays de la même façon – par ailleurs ce n'est pas ce que je lui souhaite, et peut-être de Gaulle a-t-il été bien inspiré ce jour-là. Je l'ai évoqué plus haut, le lien est ici particulièrement fort.

Mais c'est un lien également politique. Ce qui rend l'histoire, et notre attitude, d'autant plus blessante. Le Gabon jusqu'à très récemment était la tête de pont de la diplomatie française en Afrique ; et nous ne sommes pas si loin de notre sujet car parmi les anciens présidents du conseil d'administration de la COMUF on compte Maurice Delauney, ambassadeur de France au Gabon pendant plus de 10 ans, dont le parcours au Cameroun et à Madagascar est bien connu. On pourrait évoquer de nombreuses généralités sur les rapports Nord/Sud et sur les tristes conséquences de l'histoire coloniale de l'Empire français. Et globalement, comme à Mounana, j'ai l'impression que la situation actuelle est plutôt désolante.

Après il y a ce que j'appellerais la malédiction du marché des matières premières. C'est indirectement notre sujet. La particularité de l'uranium de Mounana est qu'il était transformé sur place puis envoyé dans des barriques (les premières étaient spécialement conçues sur place en bois paraît-il) via le Congo plus facile d'accès. Ce fut une réelle prouesse industrielle que de construire une usine pour produire de l'uranate à cette époque dans un coin du monde si reculé, voire hostile. Donc on pourrait dire qu'à Mounana la matière première était transformée sur place et la ville en a tiré profit à une époque.



Mais elle le paye aujourd'hui très cher car les dégâts causés par la pollution des eaux, et ses effets pervers sur l'agriculture, la chasse, la pêche, et a fortiori dans une économie redevenue une économie de subsistance, semble être la conséquence de l'exhaure et des rejets non-traités de l'usine... La surveillance de ces zones polluées est un vrai sujet. Puis vient la question des maisons irradiées, donc des seuils définis par l'AIEA et de l'exposition longue aux faibles radiations dont les conséquences ne sont étudiées épidémiologiquement que depuis peu de temps à ma connaissance. Pour ce qui est des mineurs de fond qui ont travaillé au contact du filon la situation est encore différente. Ils se battent pour accéder à leur historique médical professionnel : les autorités disent qu'ils les ont eus, les intéressés disent le contraire...

Papa Mayombo, ancien mineur que vous voyez dans le film, m'a dit un jour « si vous avez votre TGV aujourd'hui, c'est grâce à nous », et je repense à la formule de Laurent Gaudé : « Notre monde pour être ce qu'il est, se nourrit-il de la sueur d'un autre monde ? ». Oui, certainement, le film raconte ça aussi. J'ajoute que la plupart des jeunes garçons que vous voyez transpirer au football n'ont qu'un rêve : venir en Europe. Cela ne peut que faire écho à ceux que nous voyons errer malheureux dans nos villes. Le film peut aussi nous permettre de comprendre d'où ils viennent, de quelle histoire ils sont issus.

### **Comment avez-vous choisi vos protagonistes ? Avez-vous délibérément opté de donner à voir à travers cette galerie de personnages les différences générationnelles ?**

J'étais venu en repérage quelques années auparavant et j'avais rencontré plusieurs personnes avec qui je m'étais lié et qui pouvaient porter la structure d'un scénario ; je comptais laisser le reste à l'ouverture et aux aléas du tournage. Mais quand nous avons eu l'opportunité de tourner la plupart d'entre eux avaient quitté la ville, j'ai dû trouver mes personnages au fil des nouvelles rencontres et d'un bref travail préparatoire au tournage. Je voulais esquisser le portrait d'une ville, donc oui il était indispensable de chercher des témoignages singuliers et complémentaires, de se positionner à différents endroits pour y raconter des histoires distinctes. Ensuite je souhaitais que le film interroge au présent le futur d'une ville qui peine à se reconstruire, ce qui nous oblige aussi à comprendre son passé, et pour chacune de ses époques il y a des générations différentes, avec des sensibilités et des expériences diverses. Ce qu'il ne fallait surtout pas c'était tomber dans le piège du misérabilisme et très rapidement je me suis donc attaché à des personnages actifs et volontaires. Millie est une « mère courage » déterminée et travailleuse mais aussi ambitieuse pour ses enfants. Bongas a un rêve et il se donne les moyens d'y parvenir tout en s'investissant dans la communauté. Ces deux personnages, portent en eux les germes d'un futur possible. J'aurais aimé découvrir plus de la vie pré-COMUF, j'allais dire pré-coloniale. Le choc de l'arrivée des blancs pour la plupart, vivaient de chasse et de la culture sur brûlis est très impressionnant à imaginer, très émouvant. Certains des personnages du film ont connu ces bouleversements. Les plus jeunes eux sont confrontés à la détresse et la misère sociale. Ils enragent véritablement de ne pouvoir vivre décemment chez eux.





**Vous donnez à voir le déclin d'un village qui a connu un véritable âge d'or au moment de l'activité de la mine, à la fois en faisant appel à des images d'archives, mais aussi en filmant des lieux cristallisant sa décrépitude aujourd'hui... Comment avez-vous pensé au montage ces ponts entre passé et présent ?**

Les archives sont en partie traitées comme des images oniriques. Une plongée dans le souvenir parfois lointain et mal défini de ces hommes et ces femmes que nous rencontrons. Personnellement j'aime qu'elles soient dégradées, marquées par le temps, que ces images soient aussi les cicatrices de quelque chose. Depuis toujours j'ai envisagé les archives comme ça. Je voulais même partir avec un rétroprojecteur pour projeter des images du passé sur les ruines. Ça aurait été fantastique – au sens étymologique du mot. Et l'occasion aussi de les montrer en public, pourquoi pas. Le petit ordinateur portable que vous voyez à l'image est le résultat de ce parti pris originel qui n'était pas compatible avec les conditions de tournage. C'est devenu une façon de suggérer à nos intervenants ces souvenirs qui sont ceux d'autres témoins (les archives sont essentiellement des images personnelles amateurs). Un jeu de perspectives et de mise en abîme du regard. La forme s'inscrit dans la question du point de vue, qui était importante pour moi : je ne voulais pas masquer mon regard d'européen. Or ces archives sont pour la plupart aussi des regards de « blancs ».



Ensuite il y a l'image institutionnelle. J'ai rencontré le directeur d'Areva Gabon sur place, je lui ai demandé de nous autoriser à suivre les rares salariés de la compagnie présents au quotidien, comme je le faisais avec les autres personnages. Ils ont refusé. A partir de là je ne pouvais pas ne pas évoquer à un moment donné du récit « leur » point de vue. J'ai choisi de le faire pour évoquer la période faste. La parole institutionnelle est rarement négative...

Dans l'histoire de Mounana il y a quelque chose de la déchéance, du déclassement. C'est un sentiment terrible à vivre. Une ville au chômage, menacée dans son existence, fragilisée aussi par son éloignement... C'est pourtant un lieu très beau, plein de ressources. Kevin Bongas et les jeunes du club m'ont souvent dit regretter que le souvenir de la mine ait été à ce point effacé. Aucune trace du passé minier ne préexiste hormis quelques ruines de bumpers noyés dans la végétation, aucun travail muséal. Tout a été bouché, ennoyé... C'est pourtant leur histoire - et en ce sens j'espère que mon film aidera un peu. Mounana fut une exploitation pionnière ; et un site géologique exceptionnel ! D'autres territoires ont des histoires industrielles similaires et parviennent à se relever. C'est personnellement ce que je leur souhaite.

## **Comment s'est déroulée votre collaboration avec le compositeur anglais Ian Williams sur la création de musique originale ?**

Ian et moi avons déjà collaboré ensemble sur d'autres films. Les Blessures Invisibles fut un long travail pour moi et j'ai accumulé au fil des ans une playlist en fonction des émotions, de la construction du scénario, des personnages... Ce fut le point de départ, assez hétéroclite, qui partait de Wagner à Murcof en passant par Mica Levy et André Bratten. Après nous avons beaucoup parlé avec Ian, qui a aussi été sensible à la photographie de Frédéric Mainçon. Quelques morceaux sont arrivés avant le montage et le principal du travail a été fait après. Assez déstructurée, la musique est restée sur un registre « nostalgique », un sentiment qui prédomine dans le film. Elle apporte une note anxiogène importante et nécessaire, en donnant à voir le sentiment d'inquiétude qui parcourt la communauté. Les radiations sont impalpables, invisibles, inodores, comment les transcrire en langage cinématographique ? Si j'avais filmé à Imouramen au Niger j'aurais pu utiliser le vent, la poussière, le sable peut-être. A Mounana il fallait autre chose ; la musique et le son allaient jouer un rôle important pour exprimer ces éléments, cette dimension.





## BIO-FILMOGRAPHIE SELECTIVE DU RÉALISATEUR

Diplômé de la Sorbonne, Eric Michel étudie le théâtre et le cinéma, puis travaille pour la télévision et le cinéma comme assistant metteur en scène et directeur de production. Il réalise et coproduit ses premiers films au début des années 2000. Depuis il a collaboré avec des institutions – le Forum des Images, la FACIM, le Mémorial de la Shoah -, produit de l'événementiel, dirigé plus d'une cinquantaine de films de commande, écrit et réalisé des projets documentaires pour la télévision et le cinéma, du web-documentaire et de la fiction courte. Histoire, géopolitique, cultures du monde, outre-mer, science et environnement... ses films abordent des sujets variés fruits de rencontres et de cycles de curiosité.

### REALISATEUR

2019 : *Les Blessures Invisibles* - documentaire - 77' – Docks 66

2017 : *Danse, Petit-chef danse !* - documentaire - 52' - French Connection (France Télévision)  
Sel : Compétition officielle FIFO 2018

2016 : *Ambian Ultra : le réseau citoyen du changement bioclimatique* - web-documentaire (France Télévision)

2015 : *Ambian - série courts métrages fictions* - 6 épisodes x 3'30 - Beau Comme une Image (France Télévision)

2015 : *Océans sous influences* - documentaire - 52' - Beau Comme une Image (France Télévision)  
Sel : Escales documentaires de la Rochelle

2012 : *Récolte* - série courts métrages documentaires - 10 x 6' - UDI

2010 : *Les Paysages de François* - documentaire - 22' - Fondation Facim

2006 : *Sâdhus* - court métrage documentaire - 7' - Sacrebleu Productions  
Sel : Gyor, Leeds, Meca Barcelone...

2003 : *Le Jour des Sept Pas* - documentaire - 26' - i.films Prod

2002 : *Nasrettin, la sagesse de l'idiot* - documentaire - 26' - Abibac Productions

2000 : *H moins 10* – court métrage fiction - 18' - i.films Prod

### AUTEUR

2020 : *Only One Earth* – documentaire – 1x52' - FCF (en développement)

2019 : *Die Rote Drei et le mystère Roessler* – doc – 2 x 52' - French Connection (en développement)

2015 : *Ambian* – série courts métrages fictions – 12 épisodes x 3'30 – BCI (France Télévision)

2015 : *Climat : les outre-mer en première ligne* – documentaires – 2 x 52' – BCI (France Télévision)

2014 : *Coffee Story* - documentaire – 52' - Gédéon (dev. France Télévision)

2012 : *Borderline* - documentaires – 2 x 52' - MFP (dev. Arte)

2008 : *Saison* - documentaire – 52' - Flach Film (dev. Arte)

2003 : *Stradivarius* – documentaire – 52' - Kanpaï, Abibac Films (dev. Arte)

## **FICHE TECHNIQUE**

Genre : documentaire

Durée : 77 min

Année de production : 2019

Support de tournage : HD

Format : 16/9

Format son : stéréo

Auteur-réalisateur : Eric Michel

Un film produit par Aleksandra Cheuvreux & Violaine Harchin / DOCKS 66

Production exécutive : Nadine Otsobogo & Kama Ermine / Djobusy Productions

Fixeuse : Monique Cholo

Montage : Eric Michel, avec la participation d'Isabelle Collin

Image : Frédéric Mainçon

Prise de Son : Eric Michel

Montage son & mixage : Remy Lesperon, Mathieu Farnarier

Musique : Ian Williams

